Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 45 (1995)

Heft: 4

Buchbesprechung: Il commercio delle idee. Editoria e circolazione del libro nella Torino del Settecento [hrsg. v. Leo S. Olschki]

Autor: Bonnant, Georges

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

alle «Mosaiksteine zum Gesamtbild» (S. 8) darstellen. Hauptanliegen des Herausgebers ist es, von bisherigen, allgemein anerkannten Kenntnissen oder von Deutungen, die bestimmten Lehrmeinungen verhaftet sind, weg zu neuen Erkenntnissen zu kommen. Von den zwölf Autorinnen und Autoren stammen vier aus der ehemaligen DDR, womit Ziechmann hofft, den wissenschaftlichen Dialog mit Spezialisten des 18. Jahrhunderts in den neuen Bundesländern nun einfacher und intensiver zu gestalten.

Die Folge der Abhandlungen eröffnet Diedrich Saalfeld mit einer konzisen Studie zu Agrarproduktion und Nahrungsversorgung in Preussen, deren Ergebnisse einen Wandel der ländlich-bäuerlichen Konsumgewohnheiten aufzeigen. Ins Detail gehen die beiden Arbeiten von Rolf Straubel und Hannelore Lehmann über zwei in Friedrichs Ungnade gefallene Beamte. Ingrid Mittenzwei und der Herausgeber befassen sich mit dem Denken Friedrichs II., einerseits über Krieg und Frieden, andererseits über Staats- und Völkerrecht. Wilhelm Hartmut Pantenius diagnostiziert eine bisher nicht eindeutig geklärte schwere Erkrankung des Königs im Jahre 1747 als Malaria, die leicht der Geschichte Preussens einen anderen Verlauf hätte geben können.

Aus Schweizer Sicht interessieren besonders die Beiträge von Wolfgang Stribrny über die Neuenburger Wirren 1766–1768 und Thomas Freivogel über zwei Friedrich-Bildnisse des Basler Malers Emanuel Handmann (1718–1781) aus dem gleichen Zeitraum. Der Versuch, nach dem Siebenjährigen Krieg (1756–1763) aus dem verschonten Neuenburg einen grösseren Steuerertrag herauszuholen, führte zum Widerstand des dortigen Conseil d'Etat, worauf der Monarch das verbündete Bern einschaltete. Schliesslich gipfelte der Konflikt in der Ermordung eines Vertreters der königlichen Interessen in Neuenburg und der Intervention eidgenössischer Truppen unter Führung Berns. Dessen mässigendem Einfluss ist es wohl zuzuschreiben, dass Friedrich II. vergleichsweise milde reagierte in einem Fall von Ungehorsam, wie er in den preussischen Provinzen nirgends sonst vorgekommen war. Der Berner Patrizier und preussische Generalleutnant Robert Scipio von Lentulus (1714–1786), den Friedrich als Gouverneur von Neuenburg einsetzte, war es denn auch, der eines der beiden Porträts bei Handmann in Auftrag gab. Lentulus war ein markanter Repräsentant der Preussenverehrung jener Zeit in der Schweiz.

Auch die restlichen Aufsätze haben Bilder – im wörtlichen und im übertragenen Sinne – zum Gegenstand: die Dresdener Kunstsammlungen im Siebenjährigen Krieg (Gerald Heres) und Widerspiegelungen Preussens in Danziger Quellen 1772–1793 (Edmund Kizik) sowie das Bild Friedrichs im vorrevolutionären Frankreich (Michel Kerautret) und die literarische Rezeption der Schlacht bei Kunersdorf von 1759 (Wolfgang Biesterfeld), einer dunklen Schicksalsstunde Friedrichs des Grossen.

Anmerkungen und Personenregister beschliessen den Band. Wie die bereits erschienenen und die auch künftig unregelmässig zu erwartenden «Fridericianischen Miniaturen» ergänzen und erweitern diese Streiflichter Ziechmanns 1985 publiziertes Handbuch «Panorama der Fridericianischen Zeit». *Emil Erne, Bern*

Ludovica Braida: **Il commercio delle idee. Editoria e circolazione del libro nella Torino del Settecento**. Florence, Leo S. Olschki Editore, 1995, 403 p (Fondazione Luigi Firpo, Centro di Studi sul pensiero politico. Studi e testi, 2).

Poursuivant ses investigations sur la circulation du livre dans le Piémont du XVIIIe siècle, l'auteur – enseignante à l'Université de Milan – vient de publier une importante étude qu'elle intitule *Le commerce des idées*. Dans ce livre épais, équipé d'abondantes notes et d'une solide bibliographie, Lodovica Braida y analyse, grâce à de nombreux documents d'archives consultés en Italie, à Genève et Neuchâtel, en France, dans la péninsule Ibérique et aux Pays-Bas, le commerce international de librairie du Royaume de Sardaigne. Elle passe en revue ces transactions (les intermédiaires, les itinéraires, les moyens de transport et de paiement), leur nature consistant, d'une part, en importations de l'étranger et, d'autre part, en un commerce de transit portant sur des marchandises en provenance de France, de Suisse et du nord de l'Europe à destination des autres Etats italiens.

Pour mener à chef son entreprise, l'auteur a choisi un espace limité, celui de Turin, la capitale du royaume de Sardaigne, pour pouvoir y interroger non seulement les livres eux-mêmes, mais recueillir aussi les renseignements offerts par les actes notariaux et autres documents officiels de la Cour et puiser aux sources privées que constituent la correspondance commerciale des libraires suisses et hollandais, celle des censeurs piémontais et de certains lettrés.

La période sous revue s'étend environ sur un siècle, des années quatre-vingts du XVIIe siècle à la dernière décennie du siècle suivant. Jusque vers 1740, les imprimeurs et libraires de Turin avaient bénéficié d'une relative liberté. Mais après la création, en 1741, d'une *Stamperia reale*, à laquelle était confiée l'impression des éditions scolaires et des livres privilégiés les plus rémunérateurs, les conditions du marché du livre en furent sensiblement modifiées. En effet, il appert alors que le gouvernement sarde considérait la *Stamperia reale* comme un instrument efficace au service de l'Etat, une espèce de «lunga manus» de la censure, faisant comprendre d'emblée aux imprimeurs ce qui pouvait être mis sous presse sans risque. La situation de monopole de la *Stamperia* contribua à décourager la création de nouvelles imprimeries, ce qui favorisa la tendance à promouvoir des fusions d'entreprises qui mettaient ainsi en commun leur expérience et leur matériel.

L'apparition dans le royaume d'une censure d'Etat indépendante de la censure ecclésiastique fut introduite par les décisions de 1745 et 1755, et contrairement à ce qui s'était passé dans d'autres Etats italiens, tels que la Lombardie, Venise et la Toscane, elle n'eut pas pour effet de libéraliser le commerce du livre. Elle se traduisit à Turin par un renforcement de la répression. La double censure ecclésiastique et étatique freina les initiatives éditoriales qui seraient allées au-delà de la production de manuels scolaires et de littérature religieuse, ou qui seraient sorties du cadre des ouvrages d'érudition.

Si, entre le XVIIe et le XVIIIe siècle, Turin ne fut pas un centre d'édition, elle a représenté, en revanche, grâce à sa situation géographique, un centre stratégique pour la circulation des livres et un passage obligé pour ses relations avec les libraires français et genevois. Des centaines de caisses de livres parvenaient chaque année à Turin à travers le Mont-Cenis et, de là, les agents piémontais des libraires suisses les expédiaient aux clients de Milan, Pavie, Gênes, Parme, Padoue et Venise. En fait, les normes de la censure n'étaient pas des obstacles suffisants au contrôle de ce qui se lisait. La correspondance des libraires de Genève et Neuchâtel permet de constater qu'ils vendaient en Italie plus de romans dans les Etats où ceux-ci étaient défendus que dans les villes où ils pouvaient librement circuler.

Les histoires de la littérature italienne ont souvent décrit le Royaume de Sardaigne comme une région tenue à l'écart d'un discours culturel capable de s'aligner

sur les Etats les plus évolués de la Péninsule. En réalité, ce jugement prend sa source dans une reconstitution unilatérale qui ne considère que la production interne, en négligeant entièrement l'étude de la circulation du livre et ses échanges avec les principaux centres européens. Plus que dans d'autres Etats italiens, la disproportion entre l'offre de nouveautés philosophiques, scientifiques et littéraires que les libraires étaient à même de procurer à leur clientèle et la modicité de l'offre interne (livres scolaires, religieux, almanachs) sévèrement contrôlée par les censeurs de l'Etat s'avère surprenante.

L'usage de sources diverses a aussi permis à Lodovica Braida de reconstituer l'activité professionnelle d'un groupe de familles d'origine française ayant quitté le Briançonnais pour aller créer, dès la fin du XVIIe siècle, des librairies dans de nombreuses villes italiennes, espagnoles et portugaises, où ils accaparèrent notamment, au cours du XVIIIe siècle, le commerce des livres séditieux ou philosophiques.

Enfin, Lodovica Braida termine cet ouvrage si dense en se penchant sur la condition de l'écrivain comme elle a été perçue par des lettrés piémontais de l'époque, tels que Carlo Denina, Robbio di S. Raffaele, Vittorio Alfieri et Giuseppe Vernazza. *Georges Bonnant, Genève*

Olivier Faure: **Histoire sociale de la médecine (XVIIIe–XXe siècles).** Paris, Anthropos-Economica, 1994, 272 p. (Historiques).

Divisé en trois grandes périodes (le XVIIIe siècle, le XIXe siècle jusqu'en 1880, et de la fin du XIXe siècle à la veille de la Deuxième Guerre mondiale), l'ouvrage traite des différents aspects de la médecine. Il étudie «les relations changeantes et ambiguës que notre société entretient avec la maladie et les manières de lutter contre elle» (p. 5). Afin de mieux appréhender l'interdépendance des domaines, les mêmes thèmes sont traités, avec des accents variables selon la période considérée, en considérant les causes internes à la médecine et les facteurs externes à celle-ci:

- *maladies:* maladies ordinaires, graves épidémies ou maladies sociales (variole, choléra, tuberculose, siphilis); le sens qu'on leur prête (ainsi, pour une société dominée par la religion, la maladie est voulue par Dieu, on ne cherche donc pas d'autres explications); les moyens de traitement ou de prévention, la cohérence d'un système thérapeutique et les moments de rupture; les recours variés aux soins selon les catégories sociales;
- *découvertes* (vaccins, instruments, décalage entre diagnostic et traitement) et *théories scientifiques et philosophiques* (médecine humorale, vitalisme et médecine expectante, physiologie, hygiénisme, théories de l'infection et de la contagion);
- *médecins:* le réseau des professions de santé à la ville et à la campagne, l'affirmation de la corporation face aux métiers apparentés ou face aux charlatans, la rivalité médecins–chirurgiens, la hiérarchie selon les lieux et selon les titres, la formation théorique et pratique (la primauté des «textes sacrés» des médecins de l'Antiquité, l'observation du malade – la clinique –, l'expérimentation en laboratoire); développement de la vulgarisation médicale (publications, presse);
- *systèmes de soins* (assistance, intérêt de l'Etat pour la santé de la population, mutualités) *et hôpitaux:* lieux d'assistance réservés aux pauvres devenant peu à peu, malgré de sérieux freins, des lieux de soins accessibles à tous en même temps que des institutions servant à la formation des médecins, la mise à l'écart